

Le fer à Combiers en point d'interrogation

Jean-Louis DELAGE

La situation géographique de marge de la forge de Combiers a déterminé en grande partie son originalité et sa place à part parmi les autres forges-fonderies charentaises.

Sur son micro territoire se côtoient roches cristallines du Massif Central et roches sédimentaires du Bassin Aquitain. L'entaille du réseau hydrographique local fait affleurer, une grande variété de couches géologiques avec calcaires à silex, sables, argiles, grès ferrugineux ocre, minerai de fer noir et a découpé des massifs et des plateaux surmontés de plaquages tertiaires couverts de forêts.

Cet environnement réunissait toutes les conditions pour favoriser l'activité métallurgique dès l'Antiquité : l'argile pour bâtir les bas-fourneaux, le minerai de fer de qualité (hydroxyde de fer) et le charbon du bois de ses forêts pour les alimenter. Un tirage naturel ou l'énergie humaine suffisait pour insuffler l'air dans les bas-fourneaux par des tuyères en terre cuite à l'aide de soufflets et maintenir la charge à une température d'environ 1350°C. Au bout d'une douzaine d'heures d'effort, le fourneau était détruit pour récupérer un « massiot » de fer de quelques kilos aussitôt martelé. Les résidus, appelés scories, s'amoncelaient autour du fourneau en « ferriers » et constituent aujourd'hui les principaux témoins de cette activité. Ces derniers sont nombreux dans les massifs forestiers des alentours de Combiers. Utilisée dès l'âge du fer, cette technique, parfaitement maîtrisée par les Celtes et les Romains, s'est progressivement éteinte en France à la Renaissance.

Au Nord-Est, la commune est bordée par la ligne interfluve qui sépare les bassins Charente et Dordogne. Son ruisseau fournissait l'énergie hydraulique nécessaire à la forge de dite de Combiers. Il se nomme Nizonne côté Dordogne en amont et Lizonne en aval côté Charente, pourquoi ? Affluent de la Dronne, il appartient au bassin Dordogne. Ces données géographiques originales ont dû influencer son peuplement et les découpages administratifs médiévaux qui ont succédé à ceux de l'époque gallo-romaine. Au carrefour des limites des comtés, baronnies et évêchés Limousins, Périgourdin et Angoumoisins voisins, Combiers a pu relever de chacun d'eux, au gré des alliances des grandes familles et des guerres.

Enfin, Combiers est proche des voies de l'axe Sud Est - Nord Ouest, en direction du pertuis charentais par où ont pu transiter les silex de ses ateliers de taille ; on en a retrouvé en Charente Maritime de la même nature, daté du Mésolithique. Au Moyen Age, le transport du sel empruntait ces voies, pourquoi pas le fer ? Cet axe est aussi jalonné par les abbayes et prieurés cisterciens et grandmontains d'Aubazine en Corrèze à l'Atlantique. Dalon, Peyrouse Boschaud, Rauzet, Grosbot, Ravaud, Sermaize, La Garde en Arvert, la Lance, les Touches,... constituaient autant de relais d'étape.

Bien avant la forge de Combiers, une activité métallurgique existait sur ce territoire.

Le 18 mars 1487, noble et puissant Jean de Roche, seigneur de La Rochebeaucourt, « baille, arrente, cède, octroie, quitte et transporte à Guinot Mercier,...une certaine place pour bâtir forge à fer »....Le prix à verser chaque année... « sera de 5 livres tournois et de 50 livres de fer affiné et martelé ». Voici ce qu'on peut lire sur le parchemin de l'acte de naissance de la forge de Combiers dont nous voyons encore les vestiges. Dès sa naissance, cette forge à fer nous interpelle. Quelle technologie mettait-elle en oeuvre à sa création ? Les forgerons des bas-fourneaux des massifs forestiers alentours sont-ils descendus sur les rives de la Nizonne-Lizonne pour disposer de son énergie hydraulique afin d'actionner marteaux et soufflets de leurs bas-fourneaux ? Ce type de site métallurgique avec bas-fourneau et roue à eau est appelé « mouline » dans le Sud de la France. Où bien, ce Guinot Mercier, Maître de forge de Jean de Roche, était-il déjà à la pointe de la nouvelle technologie des hauts-fourneaux dite de « réduction indirecte » qui permettait de fabriquer l'acier en deux temps ?

D'abord des coulées de fonte produite dans le haut-fourneau pour mouler canons, boulets, marmites et chaudières,... puis de l'acier par décarburation de la fonte à l'affinerie. Acier destiné ensuite à forger clous, couteaux, poêles, outils aratoires et autres outils spécifiques à chaque métier. L'énergie hydraulique était

alors indispensable pour actionner entre autre, d'énormes soufflets en bois afin de porter à des températures voisines de 2000" la masse considérable de la charge du haut-fourneau composée de minerai, charbon et castine (calcaire concassé).

Une mouline précéda-t-elle le haut-fourneau de Combiers ? La question reste posée. A noter qu'à une portée d'arbalète une deuxième forge, appartenant aussi à Jean de la Roche en 1490, est dénommée Mouline, ce qui conforterait l'hypothèse que des bas-fourneaux auraient précédé les hauts-fourneaux à la forge de Combiers. L'examen des scories du site pourrait apporter une réponse. A noter aussi une troisième « forge » dite du Cluzeau, près de Combiers, avec présence de scories. Etait-ce une affinerie et/ou un haut-fourneau ? Là aussi, l'étude de la nature des scories devrait permettre de trancher.

Mais avant Jean de Roche, les seigneurs de La Rochebeaucourt, étaient-ils les seuls « Maîtres du fer » de Combiers ? Quels étaient les liens entre les « de Roche de la Rochebeaucourt » et les « de La Rochefoucauld de Marthon » fondateurs de Grosbot ? Vers 1120, Robert de Marthon avait un fils et un gendre qui portaient le même nom : Guy de la Roche. Quelle était l'implication des moines des abbayes de Font-Vive et Grosbot dans la métallurgie locale puisqu'il est établi que les cisterciens la maîtrisaient dans plusieurs régions françaises ? La fabrication du fer par les moines grandmontains du prieuré de Rauzet, plutôt spécialisés dans les émaux, semble exclue.

Du XVI^e au XVII^e siècle, la forge de Combiers est dans les mains des d'Olézon, en 1528 Albert d'Olézon porte le titre d'écuyer.

En 1629, la veuve de Pierre d'Olézon vend la forge de Combiers pour 18 000 livres à Jean de Galard de Béarn, comte de Brassac, baron de Saint Maurice et de la Rochebeaucourt, lieutenant général du Poitou. Elle restera dans la famille des Galard de Béarn jusqu'en 1795 pour y revenir en 1853. De nombreux Maîtres de forges s'y succèdent avec des fortunes diverses.

Au XVIII^e siècle, elle ne tombera jamais dans le giron du Marquis Marc René de Montalembert à la tête de 6 forges, fournisseur de canons de marine à l'Arsenal de la Royale de Rochefort. Son activité sera soumise aux aléas des commandes royales liées avec guerres européennes et coloniales ainsi qu'aux compétences des nombreux maîtres de forge qui l'affèrent aux Galard de Béarn. Elle produit essentiellement des canons de marine et se diversifie dans la poterie de fonte. Le siècle se termine par la Révolution et les Galard de Béarn sont contraints à l'émigration. Leur domaine, dont la forge, est vendu le 25 vendémiaire an 3 (15 mars 1795). Dès que les séquestres sur leurs propriétés sont levés, la forge est revendue plusieurs fois.

Au début du XIX^e siècle sa situation économique est de plus en plus instable. Elle connaît d'abord une prospérité éphémère puis est déclarée en faillite en 1813 : le fourneau menace ruine et la halle aux charbons est tombée. Elle rebondit une nouvelle fois. En 1818, elle est en pleine activité. Elle dispose de quatre roues hydrauliques dont une grande roue de Poncelet. La production de poterie de fonte est florissante. Ses chaudières destinées aux sucreries des Caraïbes sont exportées par le port de Bordeaux. Le surplus de sa fonte est consommé dans les affineries voisines ou vendu à celle d'Indret sur la Loire. Même la maison du maître de forges a retrouvé son lustre avec son parc réaménagé et un superbe verger avec 173 fruitiers à noyaux !

En 1853, à la suite d'une nième faillite, elle revient dans la famille Galard de Béarn. Louis-Hector, comte de Béarn, ministre de France à Stuttgart, la rachète. Il y engloutit de gros investissements pour la réactiver mais des difficultés imprévues surgissent. Les riverains de la Nizonne et de l'administration l'attaquent en justice pour dommages causés aux prairies par les modifications du réseau hydraulique et le non respect du droit d'eau. Malgré tout, les grands métallurgistes charentais, nouveaux fermiers du comte, la modernisent. Les Cordebart et Henri Martin y installent des fourneaux Wilkinson (cubilots) au coke (charbon de terre). Mais la crise menace inexorablement. Les lieux d'approvisionnement en minerais, bois et charbon sont de plus éloignés de Combiers, le coke et la fonte anglaise arrivent par le chemin de fer et

Combiers est loin des gares, les créanciers harcèlent Gaston, prince de Béarn. Enfin, la comtesse Oksza rachète le domaine et la forge en octobre 1892.

Combiers entre dans le XX^e siècle sans sa métallurgie à jamais disparue. Une scierie puis une distillerie de betteraves et topinambours se succéderont sur le site. Aujourd'hui, les rythmes des bocards, marteaux à drome et soufflets ont laissé place à ceux de la discothèque des « Vieilles Forges ».

Fabuleux destin que celui du fer de Combiers où ses traces nous racontent l'histoire de la métallurgie depuis ses origines. Il mériterait, ô combien ! qu'on lui consacre des recherches et ainsi supprimer les points d'interrogation de cet article.

Jean-Louis DELAGE,
Président d'Honneur du CPIE Périgord-Limousin
et de la Route des Tonneaux et de Canons.

Les principales sources utilisées pour la rédaction de cet article sont les recherches des archéologues, historiens et paléo métallurgiste suivants : Michelle Aillot, Gabriel Delâge, Carole Hutchison, Martine Larigauderie-Beijeaud, Abbé Mondon, Alain Ploquin, E. Peyronnet, René Pijassou, Catherine Verna.